

BULLETIN
DE LA
SOCIÉTÉ D'ÉTUDES SCIENTIFIQUES
DE LYON

Tome IV. — Année 1878



LYON — GENÈVE — BALE
H. GEORG, LIBRAIRE-ÉDITEUR

Rue de la République, 65

1879

DE QUELQUES
PLANTES EMPLOYÉES EN MÉDECINE
DANS LES INDES ORIENTALES ⁽¹⁾

PAR LE

Dr C. MARCHESETTI

Traduit par J. FOND

Tout pays a ses panacées particulières, et si chez nous, journellement, il se fait de nouvelles décoctions, de nouvelles teintures qui trouvent créance, avons-nous le droit de nous étonner de ce que dans le lointain Orient, où la science médicale est encore à l'état d'enfance, on leur attache un grand prix ?

L'art de la médecine, chez les Indiens, était un des plus estimés dans les temps anciens : plus tard, suivant les livres sacrés, son libre exercice ne fut accordé qu'aux Brahmines. Dans la suite, les autres castes s'arrogèrent ce droit, et alors prit naissance un ordre social se recrutant des différentes classes et dont les membres prirent le nom musulman de Hakim. Aujourd'hui, ces guérisseurs ont perdu beaucoup de leur ancienne influence, si bien que chaque village vante quelque Galien plus ou moins célèbre. Alors que je me trouvais à Carwar, on me parla de l'un d'eux, dont la renommée s'étendait à tous les pays d'alentour, comme d'un Esculape des plus distingués. Je cherchai naturellement à faire connaissance avec mon honorable collègue, et je me trouvai en présence d'un individu presque nu ; l'usage d'une cinquantaine de

(1) Extrait du *Bulletin de la Société adriatique des Sciences naturelles de Trieste*, vol. IV, n° 1, du 30 avril 1878.

plantes constituait tout son bagage scientifique. Cependant, soyons juste : si sa science était peu étendue, les honoraires que percevait le pauvre docteur étaient bien modestes ; ils s'élevaient, au maximum, à un anna (30 centimes), y compris les médicaments.

Je ne vous fatiguerai pas par la longue énumération des plantes qui, dans les différentes localités, jouissent d'une plus ou moins grande réputation : je me contenterai de vous indiquer celles qui sont le plus en usage et se trouvent le plus fréquemment dans les bazars des provinces orientales.

Comme la fièvre sous ses diverses formes, depuis la simple fièvre intermittente, jusqu'à la fièvre pernicieuse, est la maladie la plus fréquente, la série des fébrifuges est nécessairement la plus complète, la plus variée. Quoique depuis plusieurs années on ait introduit la culture du quinquina et que les monts Vilagiri soient couverts, dans toute leur longueur, de forêts entières de cette plante, le prix de son écorce bienfaisante ne la rend accessible qu'aux plus riches : la grande masse du peuple qui gagne de 2 à 3 annas par jour, doit pour recouvrer la santé se tourner d'un autre côté, c'est-à-dire user de plantes moins coûteuses. Dans l'Inde les succédanées plus ou moins efficaces de la quinine ne font pas défaut. La première et la mieux employée est la *Melia Azadirachta* L., connue généralement sous le nom de Vim. On emploie l'écorce de cet arbre, qui est très amère, en poudre ou plus souvent en décoction de 60 grammes.

Après l'écorce du Vim, vient une gentiane, tenue en grande faveur, l'*Ophelia Chirata* D. C., dite vulgairement Chirette (Charayatha). Quoique celle-ci soit l'espèce officinale, comme nous qui ne nous bornons pas à la gentiane lutea ou pannonica de la pharmacopée, les Indiens se servent encore d'autres espèces de cette famille nombreuse ; ils ne méprisent pas, non plus, les petites espèces d'*Exacum* ou de *Cosroe*, qui contiennent aussi un principe tonico-fébrifuge. Les Européens eux-mêmes en font usage : pour cela, ils la font infuser dans le sherry, afin de la rendre tonique. (On emploie la plante entière en décoction de 30 à 40 grammes, lorsqu'elle est sèche). Une autre plante dont l'usage n'est pas rare est le *Guluncha* ou bien la racine et la tige du *Tinospora cordifolia*, Miers, qui sont d'une extrême amertume. De la même plante, on extrait encore une substance, appelée dans le Concan sattu-

gilo, qui produit le même effet. Les fruits de la *Guilandina-Bonducella* L. nommée Bondue Vut (Kalkarangi) jouissent d'une grande renommée et se trouvent dans tous les bazars de l'Inde. Ordinairement, on les mélange avec une égale partie de poivre : ce dernier, en grande abondance dans les contrées méridionales de l'Inde, forme un des principaux produits de Malabar. (On administre de 4 à 8 grammes de ce mélange par jour).

L'*Acorus Calamus* qui croît en si grande quantité dans nos fossés (Trieste), ainsi que sur les bords des rivières indiennes (1), est également une plante préconisée contre la fièvre ; quoique, en réalité, on ne puisse lui attribuer une grande propriété fébrifuge, il serait difficile d'enlever à l'Indien un remède aussi estimé que l'est son Vachet et la racine de l'*Acorus*.

Je ne vous parlerai pas des substances si nombreuses qui fournissent à l'Hakim ses précieuses panacées contre les dyspepsies et les diarrhées.

Je vous citerai les principales seulement, pour vous donner une idée de celles qui sont le plus en usage. Outre les moyens indiqués plus haut pour la guérison des fièvres, moyens qui servent également à redonner de la tonicité au système digestif, nous avons à donner connaissance du groupe des astringents dont la nature s'est montrée prodigue dans ces contrées. Tandis que, dans les parties les plus septentrionales de la Péninsule, où les pentes des montagnes sont couvertes d'immenses forêts de chênes, les indigènes emploient l'acide tannique contenu dans les gales, ceux qui habitent les vastes plaines du Guzérat et la partie supérieure du Concan, ont recours à l'écorce des nombreuses espèces d'acacia qui composent la majeure partie de la végétation ligneuse (arborea) de ces régions. C'est spécialement l'écorce de l'*Acacia arabica* W. (dite Babul-Ka-chal), qui jouit d'une grande renommée. La poudre de cette écorce se vend dans les bazars de Bombay sous le nom de Neb-Neb et de Akakia. Dans les forêts de Ceylan et des districts méridionaux de l'Inde, croît une autre plante, le *Pterosarpus Marsupium* D. C. qui fournit la gomme Kine du commerce, gomme jouissant de propriétés éminemment astringentes. Dans les bazars, il est rare de trouver la vraie gomme Kine ; on lui substitue le suc condensé d'une autre plante très-

(1) On le rencontre dans les fossés du parc de la Tête-d'Or, à Lyon.

commune dans les forêts, la *Butea frondosa* Roxb. Cette gomme (Palaskigoud) se présente sous forme de petits blocs d'un beau rouge: elle contient beaucoup d'acide tannique et peut s'employer avec avantage dans tous les cas où l'administration d'un astringent est opportune. La *butea frondosa* forme, par la magnificence de ses fleurs, un des plus beaux ornements de cette contrée: elle porte dans ses graines un remède contre les Accarus, remède qui vient d'être adopté, avec grand avantage, par les médecins européens dans l'Inde. Dans les bazars du Concan, elles portent le nom de Palas-ke-bini.

Le Catechu, extrait de l'*Acacia catechu*, a des effets semblables à ceux de la gomme Kine.

On emploie encore partout la décoction des graines de l'Isapgul (*Plantago Ispagula* Roxb.), qui correspond, à peu près, à notre décoction de Salep, le mucilage de l'*Aegle marmelos* (Bel, si-phal) ou de la *Feronia Elephantum*, ainsi que l'écorcé de la grenade que l'on cultive dans les jardins, etc., etc.

Comme dans les climats tropicaux, les affections anthériques prennent souvent un caractère dysentérique et cholérique avec une grave prostration des forces, le Hakim unit souvent l'astringent à des substances toniques et excitantes. S'il le peut, il a recours au Brandy, sinon il se contente de l'Arak auquel il mélange différentes drogues, telles que: le poivre (*Piper nigrum*), la cannelle (*Cinnamomum Zeylanicum*), Dar-Chini, le lar-mirk (*Capsicum fastigiatum*), le Zenzero (*Zingiber officinalis*), la noix tache-tée (*Myristica officinalis*), etc.

Il n'a pas à chercher beaucoup les substances purgatives. L'arbuste du Ricin (*Arandi-ka-tel*) croît en abondance presque partout; et dans beaucoup de districts on rencontre en quantité l'aloès. *L'Aloes indica* Royle, qui habite les régions sablonneuses du Tapti et l'*A. littoralis* Koen, qui couvre la vaste étendue de la côte orientale de l'Inde fournissent un excellent remède (Musabbar ou Ilvâ). Il a aussi à sa disposition le Séné (San, de la *Cassia lanceolata* Fersck, et des espèces voisines) soit indigène, soit importé. Et si les substances précédentes ne lui suffisent pas, il a sous la main les graines du Gépâl (*Croton Tiglium* L.) qui peuvent satisfaire les plus difficiles. A ces quatre principaux, on peut joindre les nombreux médicaments populaires tirés des familles végétales les plus variées. Nous citerons, comme les plus employés les

Kala-danâ (graines de la *Pharbitis nil* Choisy). et les Harrâ ou Miribalani *Terminalia Chebula* Retz).

Et si l'écorce de la salubre *Cephalis Ipecacuanha* a été refusée à l'Inde ses plaines sablonneuses servent d'habitat à deux formidables émules, la *Thylophora asthmatica* (Anta-mul ou Giangliplikvan) et la *Calotropis gigantea* (Madar ou Ak). Toutes les deux, à faible dose, sont toniques comme l'Ipecacuanha ; à plus forte dose leur action est puissamment émétique.

Le groupe des vermifuges est lui-même bien représenté ; car outre les graines de la Butea et Punica déjà nommées, la *Vernonia anthelmintica* croît partout en grande abondance : ses graines administrées sous forme d'électuaire, remplacent la santonine. Le Papayah (*Carica Papaya* L.) produit le même effet : on l'accuse cependant de provoquer souvent des coliques. Tandis qu'on emploie ce remède contre les Ascarides, on donne, pour le Tœnia, la préférence au Kamala ou à la poudre des capsules du *Mallotus philippensis* Mee. (10-12 gr.). Comme moyen mécanique, on se sert du *Dolichos pruriens*.

Si le Hakim rencontre une circonstance dans laquelle il doit provoquer une sécrétion des reins, il n'a qu'à se rendre vers le buisson le plus proche où il trouvera quelque salsepareille (*Hemidesmus indicus*) ou dans le premier lieu humide où croît une Goksurra (*Barleria longifolia*). Au baume de Copahu, il substitue les Cubèbes (Kabah-Chini de la *Cubeba officinalis* Miq.) qu'il a pu détacher très fraîches de la plante : l'huile de sandal (Sandal-ka-air, du *Santalum album* L.) et l'huile de Gurgium (Gargiam-ka-tel, du *Dipterocarpus laevis* Ham.)

Pour chacune des nombreuses maladies cutanées, auxquelles sont sujets les Indiens, existe un remède plus ou moins efficace. S'il s'agit d'éloigner des hôtes peu agréables, on a recours au Karmari-ke-bingi (*Anamirta Cocculus*) ; si l'Indien est molesté par un herpès, il se fie à la vertu du Dadkapat (feuille de la *Cassia alata* L.) ; s'il est condamné à la lente agonie qui accompagne la lèpre, il se tourne avec confiance du côté de la Chaulmugra (graine de la *Gynocardia odorata* R. Br.) ou avale l'huile noire de Gurgium.

Rarement le médecin a besoin d'ordonner des narcotiques, quoique différentes espèces de *Datura* croissent ordinairement autour des villages, depuis que chaque Indien possède une certaine quan-

tité d'opium, qu'il considère comme un aliment quotidien et dont il consomme d'énormes quantités.

L'Indien est donc rarement obligé de recourir aux remèdes européens; si les drogues dont il fait usage ne produisent pas d'effets, il s'adresse alors au sanctuaire le plus proche et y offre quelque don, le plus souvent une bouteille de cognac, qui naturellement pour arriver à la divinité, prend le chemin le plus court le gosier de l'Hakim.

